

Fanny Balmer

Fanny Balmer transforme l'espace intime en paysage, dans une approche sensuelle du cadre familial. Selon ses termes : « Mon travail actuel porte avant tout sur une collection de cailloux et des coussins montagneux. Des objets disparates, formant une composition qui reprend les codes du paysage. Mais pas que. Il est aussi question de tenter de faire un feu de camping dans son salon avec un vieux pull couleur flamme en lisant le dernier traité du survivalisme. Des salons à l'horizon infini, où les corps se mêlent à la roche molletonnée ».

Julian Burkhard

Ces dernières années, Julian Burkhard interroge d'anciennes coutumes pour développer un nouveau langage pictural. Il décompose des motifs ou des structures d'images connues et les interprète différemment. Dans sa série des « cartes postales », il reprend la structure de différentes cartes postales du 18^e siècle – qui lui plaisent beaucoup sur le plan esthétique – et les transforme par des sujets contemporains ou des accents picturaux. Les motifs proviennent généralement de la sphère d'influence directe de l'artiste (médias sociaux, magazines, publicités ou amis).

Romain Crelier

Romain Crelier joue ici, comme souvent dans son travail, sur les relations entre ombre et lumière. La lumière joue d'ailleurs un rôle central dans ces photogrammes, obtenus en exposant quatre faces différentes d'un objet sous un éclairage. La perception de ces images oscille entre impression de volume et de surface, dans une illusion d'optique qui crée un espace ambigu. Le motif qui se révèle subtilement est une forme de maison simplifiée et immatérielle. L'artiste réinterprète souvent dans son œuvre des éléments de notre quotidien.

Anna Lena Eggenberg

Poétique, pleine d'humour, précise, Anna Lena Eggenberg crée des réseaux picturaux qui invitent à plonger dans l'abstraction ou à suivre des fils narratifs possibles. Dans les œuvres exposées, qui font partie de la série **Au Wanderung mit Gundula** (En randonnée avec Gundula), l'artiste tisse des liens de parenté entre les espèces, dans un langage pictural spontané et hautement coloré. Pour elle : « Gundula est papillon, tu l'es, je le suis, aussi bien que léopard ou mante orchidée, elle est poisson rouge et rainette ». Cette osmose fluide renoue avec une cohérence du vivant, loin de la réalité actuelle. Mais elle ne nous berce pas d'illusions. Elle alerte. **Bis die Gedanken versumpfen** (Jusqu'à ce que les pensées s'enlisent), avertit une des œuvres.

Gabriel Flückiger

(*prisms*) est une série de photographies abstraites qui visent la cohérence et la résonance émotionnelle. Ce sont des images qui ont toutes été créées de manière 'analogique', à partir du réel, et qui n'ont été modifiées numériquement que de manière classique (contraste, légères adaptations de couleurs). Les photographies jouent entre elles par la lumière, la forme et surtout le rythme. La musicalité leur permet de se lier entre elles pour créer un tout harmonieux. (*prisms*) III s'articule autour de fines nuances de couleurs, d'un jeu d'apparence et de présence. Le titre est lié à une fascination pour le dédoublement des couleurs dans le prisme, où tout surgit de l'invisible.

Irene Maria Habegger

Dans sa série, Irene Maria Habegger est loin de vouloir reproduire des boîtes de thon à l'identique, au contraire d'Andy Warhol avec ses *Campbell's Soup Cans* (1962). Pour elle, une des qualités de la peinture est de pouvoir transmettre une empreinte personnelle par un coup de pinceau ou une couleur. Elle a choisi la boîte de thon non seulement pour sa forme, mais aussi parce que c'est un objet banal qui porte à son tour une autre image. L'idée est de représenter une figuration, une idée de paysage, et non pas directement un paysage particulier.

Ce mécanisme génère aussi différents niveaux redondants. D'abord le tableau en tant qu'objet réel, puis l'objet représenté et enfin la représentation que contient cet objet. Simultanément, dans le tableau, tout est finalement réduit au même plan de l'image ; il n'y a pas de différence entre l'objet et la représentation qu'il contient.

Cette œuvre attire par ailleurs l'attention sur les choses simples qui nous entourent et auxquelles nous ne prêtons généralement pas attention, alors qu'elles peuvent mener à des petits univers cachés. Enfin, elle représente plusieurs facettes d'une même chose. Et le titre ***Tutti i tonni il tonno*** fait référence à cette caractéristique.

Samuel Haettenschweiler

L'espace urbain avec sa simultanéité, son interaction entre construction et déconstruction est un thème central du travail de Samuel Haettenschweiler. Son assemblage d'objets trouvés mis au rebut apparaît comme un fragment d'une autre époque, où le ***Soleil tapait sur l'asphalte***, comme l'indique non sans humour son titre. Une époque qui se situe loin du processus d'optimisation actuel et d'une société qui se définit par ce qui est le plus grand, le plus rapide et le plus loin. Hartmut Rosa décrit le passé comme un état pourvu d'une infinie patience, tandis que le futur est constamment dans l'urgence, alors que les deux sont en fait fictifs et de la même longueur.

Mireille Henry

Mireille Henry crée en plusieurs phases. D'abord elle peint, photographie ou collecte des fragments trouvés. Puis elle réalise des installations murales qui content des histoires, dont les éléments sont continuellement en mouvement. La composition de l'œuvre exposée – une sorte de constellation – et la récurrence du format circulaire évoquent par elles-mêmes cette mobilité. Dans cette constellation, le familier et le mystérieux se mêlent. Maison, branche, lampe évoquent notre quotidien. Mais quelle est leur relation ? Le flou et les coulures de la maison sont-ils des échos d'un rêve ou d'un souvenir ? La lampe devient-elle un astre, accompagnée par le jour et la nuit ? L'artiste propose une partition au spectateur, dont la lecture reste libre. L'essentiel réside dans l'émotion qu'elle peut lui procurer.

Andreas Jenni

Andreas Jenni trouve son inspiration dans sa propre imagination. Il imprègne ses œuvres d'un certain surréalisme, loin d'une représentation du monde réel. Il cherche plutôt à faire écho à la perception qu'on peut avoir de soi dans le monde. Dans la série de tableaux exposés, il figure l'envol – ou la chute ? – qui mène trois personnages hors de leurs espace domestique. Cette forme de libération pourrait avoir surgi dans nos fantasmes et nos rêves, lors du récent confinement.

Tandis qu'avec ses sculptures, l'artiste, qui expérimente sans cesse, utilise une nouvelle forme d'expression : de la pâte céramique. Dans une mobilité dynamique et un équilibre précaire, des corps humains sont avalés par des poissons, tout comme des appâts. A. Jenni inverse ainsi les rôles traditionnels entre les deux espèces. S'agit-il d'une vengeance de la nature malmenée par l'homme, ou d'une métamorphose ?

Aurélie Jossen

Aurélie Jossen traduit dans ses œuvres ses découvertes intériorisées lors de mouvements, de rencontres, de tension entre un champ ouvert, dégagé, perméable et un recoin intime, secret, abrité. Récemment, pour l'artiste, « une réflexion s'installe autour des reflets, écrans, formes qui se substituent ou nous relient à ces élans cachés ». L'œuvre exposée oscille entre l'évocation d'un oiseau ou d'un bateau, posé au sol. Réalisée en toile couverte de poudre de marbre et de pigments, tendue sur une structure de branchage, elle transporte, selon A. Jossen « un secret et

accueille ce que chacun souhaite y déposer ». Elle a ainsi un rôle de relais vers des « élans cachés », tel le **Katashiro** (titre de l'œuvre) dans le religion shintoïste, poupée qui se substitue à une personne dans un rituel de purification.

Diego Kohli

Dans sa recherche picturale, Diego Kohli (*1991) se penche de manière approfondie sur les formes organiques. Ses travaux rappellent des prises de vue microscopiques qu'il transpose dans son propre langage visuel par le biais de la peinture. Grâce à ses motifs fourmillant en forme de grille, il crée une sorte d'interdépendance qui confère aux images un effet profond. Picturalement, il interroge quel type d'effet la transparence de la peinture peut avoir sur la spatialité de l'image.

Lea Krebs

Pour réaliser sa série d'œuvres intitulée **coïncidence (forme)**, Lea Krebs se concentre sur le matériau et la forme, dans un processus qui comprend le hasard. Elle fait couler de la laque acrylique sur du plastique, avant d'y superpose un support (toile ou papier). Elle retire ensuite le plastique, une fois que la peinture a séché sur le support. Le résultat est donc une empreinte qui inclut l'aléatoire, d'abord au stade du versement de la couleur, puis à celui de l'imprégnation. Le support – ici de la toile – s'est plissé sous l'effet de la laque ; des bulles se sont formées, laissant des cratères, bien loin de la perfection des laques japonaises. Ainsi les traces de leur création, et donc le temps, s'inscrivent dans les œuvres, comme si elles rongeaient depuis longtemps les surfaces lisses.

Avec son **coussin**, l'artiste poursuit le même type d'expérimentation, en ayant versé la laque directement sur une gaze de soie. Le spectateur peut toucher ce coussin mural aux champs de couleurs souples.

Kühne / Klein

Les travaux de Kühne/Klein thématisent au sens large le regard porté sur le monde. Ils approfondissent en particulier le thème du paysage, comme c'est le cas ici, dans un processus de fragmentation multiple. Ils proposent d'une part des « morceaux » de paysages, maquettes d'une grotte ou d'une partie d'un cours d'eau. Ils ont utilisé d'autre part des bouts de papier issus de publications populaires, comme des magazines de randonnée, qu'ils ont collé sur leurs volumes. Ils ont ainsi créé des fragments de paysages types, composés de multiples parcelles d'images de paysages particuliers. Ils minent ainsi, non sans humour, le principe des lieux touristiques idéaux abondamment diffusés par les médias.

Nora Lune

Nora Lune joue dans cette vidéo une version fictive d'elle-même dans le rôle d'une fée hivernale rêveuse. Nous plongeons dans son univers. Nous prenons avec elle un bain moussant, il fait chaud, il y a de la vapeur. La sueur et les fluides corporels fondent entre l'eau et l'huile de pin et d'eucalyptus. La cire fondante d'une bougie allumée goutte sur la peau vaporeuse. À peine a-t-elle plongé un instant sous l'eau que nous nous retrouvons entre des transes d'insomnie et des lampes de thérapie. Être en "harmonie" avec soi-même et ses hormones. Pendant ce temps, la forêt est toujours enveloppée de brouillard, la notion linéaire du temps a été perdue depuis longtemps. Entre mélancolie et écorces d'arbres, souffle et gouttes de plaisir, le personnage humanoïde se retrouve face à lui-même et à son propre désir.

Susan Mézquita

Née dans les Caraïbes et ayant des racines indiennes, espagnoles, africaines et palestiniennes, vivant à Bienne depuis 2004, Susan Mézquita traite depuis plusieurs années de sa situation entre l'ici et l'ailleurs : le passé et ce qu'elle a dû abandonner, le présent et ce qu'elle y a redécouvert. Elle incarne ces questions d'identité et d'appartenance en particulier dans des œuvres contenant un miroir, comme c'est le cas dans **Reflexion** et **Reflexion II**. Curieusement, elle le met en scène dans des autoportraits de dos et non de face comme c'est le cas usuellement. Le reflet, le double, n'est évoqué que subtilement dans la relation entre ces deux œuvres et dans leur inversion entre la gauche et la

droite. L'artiste exprime ici son passé, auquel elle a dû tourner le dos, mais dont elle affirme l'importance par la riche ornementation du dos de ses miroirs.

Alizé Rose-May Monod

Dans son installation *Is desire a synonym for longing ?* (Le désir est-il un synonyme de nostalgie ?), Alizé Rose-May Monod traite du manque des autres, de la solitude et des sentiments difficiles à vivre parfois, mais nécessaires. Entouré d'un réseau de chaînes, le spectateur voit des volumes faits de grille et de mousse colorée qui peuvent dialoguer avec son corps. Sur des porte-clés figurent des messages comme « Tu me manques » ou « My loneliness is killing me » (Ma solitude me tue). Ils ne sont pas adressés à une personne en particulier, mais ce sont des messages d'amour pour la danse, la fête, l'ocytocine et toutes les autres hormones du bonheur, produites lorsque nous éprouvons du plaisir et de l'intimité. La bande-son (un remix de *...Baby One More Time* de Britney Spears), enclanchée de manière aléatoire par les visiteurs, nous rappelle quelque chose que nous connaissions par cœur - dans le cadre d'une expérience collective – et réactive le sentiment d'appartenance, tandis que les basses résonnent sur les murs.

Stella Pfeiffer

Cette installation de Stella Pfeiffer est issue de travaux sur les pierres, dont certains lui ont rappelé des nuages. Pendant le processus du dessin circulaire, la contrainte mécanique exercée sur le papier l'a déformé. Le papier n'est plus seulement un support, il est devenu lui-même un corps ondulé tridimensionnel, un effet renforcé par les reflets de la lumière sur la surface sombre en graphite. Cela provoque un effet de mouvement qui évoque celui des nuages. Cette mobilité et cette légèreté s'accroît encore par la sérialité et les variations formelles entre les dessins. Elles sont pourtant contrebalancées par la surface noire et impénétrable du graphite et par l'ordre strict des feuilles. S'agit-il vraiment de nuages ? Et si oui de quelle nature ?

Andrea Cindy Raemy

Pour cet objet en fils d'acier soudés, Andrea Cindy Raemy s'est inspirée d'une applique murale. Un luminaire nous sert à éclairer l'espace que nous occupons pour que nous puissions mieux voir et nous sentir à l'aise. Mais cet exemplaire est beaucoup plus grand que la normale et ne diffuse pas de lumière ; les fils d'acier ne sont pas tout à fait droits et leur disposition est imprécise. L'objet apparaît ainsi comme une esquisse ou une pensée, en l'occurrence sur les lampes, la lumière et l'espace qui est éclairé, et la sensation qui en résulte. La pampille, en tant qu'élément décoratif, exprime le degré de valorisation de cette pensée. L'artiste a choisi pour titre l'acronyme L.A.M.P., parce qu'il fait référence à une lampe, mais qu'il ouvre la voie à de nouvelles interprétations par le spectateur.

Nicola Rossi

Avec *Looking through « bliss »* (En regardant à travers la « félicité »), Nicola Rossi nous confronte avec le paysage le plus vu au monde. Cette photographie de Charles O'Rear est l'image d'arrière-plan par défaut de Windows XP et jouit d'environ un milliard de vues. Montrant un paysage de collines sous un ciel bleu, elle est censée souligner que l'ordinateur est une fenêtre ouverte sur le monde. Mais l'artiste l'a imprimée sur du tissu et invite le spectateur à la retrouver sur son site internet via un QR Code. Il s'agit alors d'un rideau qui recouvre la seule fenêtre d'une salle d'exposition virtuelle. Elle prend ainsi un rôle physique analogique, tout en bloquant notre regard vers l'extérieur. Le numérique pourrait bien fausser notre relation au monde. Avec cette œuvre, conçue en 2020 pendant le confinement dû au COVID-19, Nicola Rossi traite de la numérisation croissante qui perturbe l'interaction humaine.

Adrian Schär

Dans son travail, Adrian Schär traite des relations sociales entre les gens ou de problèmes de société. Dans sa toile intitulée *Money, Power, Glory* (Argent, pouvoir, gloire), il fait vaciller de leur piédestal ces idéaux actuels en faisant trôner, sur une pile de livre, un bocal portant un bouquet fatigué. Tandis que dans *Heroin* ou *Panic* la menace semble planer. Ce couteau dressé fait-il allusion aux substances dangereuses que peut contenir l'héroïne « coupée » ? Cette cafetière va-t-elle déborder, voir exploser ? Picturalement, le fond rouge fluo est la première chose qui saute aux yeux

du spectateur. Il peut ajouter à la sensation de danger. Mais cette lumière vive qui traverse les couches de peinture apporte aussi une profondeur qui se retrouve dans les lignes de contour des objets. Le coloris contrasté et le tempo rapide de la touche donne à ces œuvres un caractère brut et direct.

Marietta Schenk

Pendant la pandémie, Marietta Schenk poursuit son travail d'observation photographique. Elle explore des lieux et des espaces accessibles via des webcams mobiles – souvent de mauvaise qualité, avec des images floues ou pixellisées. Avec son appareil photographique, elle saisit ensuite des parties de captures d'écran. Enfin, elle associe ces images pour créer une sorte de reportage poétique sur des lieux découverts virtuellement. **Complex Elit** est l'une de ces séries d'images, prise dans un complexe hôtelier bulgare.

Caroline Cécile Singeisen

Caroline Cécile Singeisen a commencé à travailler sur **Auto Ritratto** (Autoportrait) peu après la grève des femmes, il y a un an et demi. C'est à cette époque qu'elle a commencé à se pencher, en dessinant, sur les représentations du corps féminin. Avec cette œuvre, elle aborde à la fois des interrogations personnelles et sociales. L'un de ses objectifs urgents est de remettre en question et de redessiner les images et les représentations véhiculées largement par la société.

Dans sa **performance** lors du vernissage, Caroline Cécile Singeisen dessine avec de l'eau et un pinceau sur un mur extérieur en béton du musée. Comme lorsqu'elle l'a déjà fait, cette réalisation est une lutte contre le temps, un jeu avec la stabilité et la pérennité. Pendant que l'artiste travaille à une image, des parties déjà formulées de cette image sont sur le point de disparaître. Lors de chaque performance, elle observe les relations qui se tissent entre elle, en tant qu'actrice, les figures éphémères et l'environnement.

Anna Spirig

Dans ses estampes à la perspective tronquée et labyrinthique, Anna Spirig évoque ses souvenirs du passé. Selon ses termes :

« A l'époque, je passais souvent la nuit dans mon lit à entendre le train arriver et partir. J'entendais aussi des bruits dans la cuisine et imaginai mon colocataire en train de piocher dans le réfrigérateur, de grignoter quelque chose et de s'asseoir à table avec un verre d'eau. Je dessine des pièces d'habitation pour immortaliser le temps qui passe. Les gravures sont réalisées sans dessin préparatoire et se développent au fur et à mesure du faire. Ce faisant, les tirages ratés, avec des espaces vides, prennent autant d'importance que les tirages réussis ».

Aline Stalder

Aline Stalder a soumis des peluches à une vivisection pour voir ce que ces objets, qui sont des êtres aux yeux des enfants, ont de plus profond en eux. Les pièces détachées ont donné naissance à de nouvelles créatures. Souvenirs, sentiments et histoires ont été cousus ensemble et ces corps peuvent susciter de nouvelles projections. Mais ils inspirent aussi un malaise par leur caractère morbide, dû au processus de vivisection et d'assemblage.

L'intériorité de ces êtres hybrides est soulignée par une peinture murale à la forme organique, de couleur lilas – une couleur neutre, attachée ni aux filles, ni aux garçons. La forme de cette peinture peut aussi figurer un nuage, en référence au conte de fée.

L'artiste explore et perturbe ainsi à la fois des objets quotidiens de l'enfance, comme elle le fait dans le domaine des coutumes, des rituels ou des normes.

Marius Steiger

La flore peinte par Marius Steiger prend une forme monumentale sur fond de champs de couleurs *hard Edge* qui joue sur des références artistiques, de Blinky Palermo à Olivier Mosset. Avec une grande attention au détail, la nature a été réduite – ou améliorée ? – en tendant à des rendus 3D de plantes que nous connaissons. En interrogeant l'authenticité et l'artificialité, la réalité et la fiction, l'artiste provoque un sentiment ambivalent. D'une part on peut penser aux progrès scientifiques et aux expériences de laboratoire, dans le domaine nutritionnel ou génétique. D'autre part la

clarté, la luminosité et la référence à la nature introduisent une part de romantisme. Les titres de ces œuvres participent d'ailleurs de cette ambivalence, en associant descriptif austère et émotion humaine : **Beige Blue Rosebush (Born to die)** (*Rosier bleu beige (né pour mourir)*) ; **Red Grey Mushroom Spot with Mountain Avens (Lust For Life)** (*Tache de champignon gris rouge avec dryade à 8 pétales (joie de vivre)*)

Sébastien Strahm

Dans sa démarche artistique, Sébastien Strahm approfondit le paysage en tant que genre culturel profondément ancré dans les traditions picturales de l'Extrême-Orient et de l'Europe. Mais il le traite aussi sur un mode imaginaire, voire symbolique qui en appelle aux émotions du spectateur. Dans un format de tondo – allusion à une planète ou une vue à travers un télescope ? – ses **Stars** (Étoiles) se devinent dans un contexte de nuages abondants, loin de tout réalisme. Elles brillent ainsi devant ces nuages, ou plutôt, à y regarder de plus près, sous eux, car elles sont en réserve. Dans son médium de prédilection, l'aquarelle, qui interdit tout repentir, l'artiste à minutieusement tissé un réseau, épargnant d'infimes points. Il a joué avec les détails, avec les nuances de gris qui suivent temporellement la quantité de couleur conservée dans le pinceau, pour créer ce tissu subtil teinté d'une note asiatique.

Romain Tièche

Sur la baie vitrée à l'entrée du musée, Romain Tièche a projeté du blanc de Meudon, une couleur parfaitement écologique et naturelle, puisqu'elle est constituée de craie et d'eau. Cette intervention spontanée est éphémère et invendable. Elle s'oppose à toute idée de durabilité et de valeur marchande de l'art. L'artiste est intervenu depuis l'extérieur et a tracé un mot éloquent au doigt et à l'eau sur la surface blanche : « PEUR ». On peut penser à la tradition et à la pratique du graffiti. Ce type d'intervention textuelle directe nous interpelle à l'époque du néo-libéralisme. Ailleurs (Les Halles. Porrentruy, 2019), Romain Tièche a écrit :

« JE NE LE SENS PAS, MAIS JE SAIS QUE CELA ME DÉTRUIT,
ENDOLORI.
JE LE NIE ET JE M'ENDORS,
INDOLORE.
JE SUIS UN PORC »

Gregor Wyder

Gregor Wyder travaille avec des matériaux de récupération et commente, non sans ironie, les dérives du monde actuel. Sur un des murs extérieurs du musée, figure le mot SELBSTREFLEXION (Autoréflexion), formé par des triangles de panne. L'artiste entremêle ici des contenus multiples : la réflexion physique de la lumière par le matériau utilisé ou la dimension humaine et psychologique de la réflexion sur soi-même, abondamment prônée aujourd'hui. En apposant ce mot sur un musée d'art, il lui donne aussi une dimension publicitaire. Ce slogan annonce-t-il que ce type de lieu, et les œuvres qu'il expose, ne font que se refléter eux-mêmes dans une sorte de circuit fermé ? Dans tous les cas, ce message attire le regard tout en l'alarmant. Les triangles de panne signalent toujours un danger.

Simone Zaugg

À l'ère du foisonnement des images digitales et de la dématérialisation virtuelle, Simone Zaugg traite du corps et de l'espace réel à travers différents médiums qui vont de la performance à la vidéo.

Sa série de photographie *Backgrounds* explore la relation entre l'individu et son environnement. L'accent est mis sur l'interaction entre l'homme et l'espace et sur l'effet voire l'influence qu'a l'arrière-plan personnel et visuel sur l'individu et inversement : sur le plan culturel, social, politique, mais aussi sur le plan de la composition, de la forme et de l'esthétique.

Les images oscillent entre s'insérer et se détacher, entre se soumettre à une influence et s'y soustraire, entre s'intégrer et contrecarrer, entre s'avancer et disparaître par la porte.

Informations pratiques

Horaire d'ouverture: Mercredi 16 - 20h, Jeudi à dimanche 14 - 18h

Prix d'entrée

Normal : 6 CHF

Réduit : 4 CHF (étudiants, AVS/AI, Chômeurs, Jura-Pass, groupe à partir de 10 personnes)

2 entrées pour le prix d'1 pour les membres du Club BCJ

Gratuité : pour tous les 1^{ers} dimanches d'ouverture d'une exposition ; membres du Club jurassien des Arts ; classes scolaires et enseignants ; enfants en âge de scolarité, étudiants en art ou histoire de l'art ; Passeport Musées Suisses ; membres AMS et ICOM, carte Raiffeisen.

Musée jurassien des Arts

info@musee-moutier.ch

Rue Centrale 4 – CP 729 – 2740 Moutier

www.musee-moutier.ch

T +32 493 36 77

Le Musée est soutenu par :

